

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 février 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Bonne et heureuse. — Nos gravures. — Poésie : La neige. — Les Canadiens des États-Unis : M. l'abbé Tétreau. — Camilla, par Ninette. — La retraite. — Superstitions égyptiennes. — S'il plaît à Dieu — Sauvée par un serpent. — Comment s'habiller. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES. — Portrait de M. Léonsay. — Notre-Dame de Bonsecours, Montréal. — Gravures de Modes. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le trente quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de janvier), aura lieu SAMEDI le 5 février, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



HORCÉ de garder la chambre depuis quelques jours, par ordre de mon médecin, qui espère, je crois, avoir bientôt occasion d'étudier en moi un joli cas de pleurésie, j'ai fait forcément un adieu momentané aux choses ordinaires de l'existence mouvementée.

Cependant, afin d'utiliser mes loisirs forcés, j'avais commencé la lecture du *Manuel de l'Assemblée Législative de Québec*, par l'hon. M. Wurtele, mais mon état maladif m'a empêché de saisir les beautés et les profondeurs de ce livre qui fera peut-être l'admiration de nos descendants.

Il est curieux de constater combien le moindre dérangement dans l'équilibre de notre économie peut agir sur le moral et fausser le jugement le plus droit.

J'en étais donc réduit à ne plus pouvoir apprécier cette prose délicate et soignée, quand, près de mon lit, reposant sur une chaise, un de mes vieux amis, François Coppée...

Comme ce commencement de lecture de *Manuel* m'avait complètement détraqué la tête, je ne savais comment faire ma causerie hebdomadaire, et le diable attendait la copie, quand l'idée me vint de demander à Coppée de vouloir bien me prêter des vers.

Cet excellent poète est si riche, qu'il m'a répondu aussitôt en m'offrant quelques rubis. Je vous les présente.

S'ils sont mal enchassés, c'est parce que la main du bijoutier-prosateur tremblait beaucoup en travaillant.

** Les vents du pôle, en rupture de banc, courent

au dehors les uns après les autres et dérangent tout dans les rues et dans les champs :

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, le balcon, le vieux banc,
Sont comme ouâtés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches,
Mais regardez. Voici le coucener du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil.
Sa soudaine lueur, féérique, nous arrose
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

Je jette un coup d'œil dans la rue et jusqu'à la montagne que j'aperçois de ma fenêtre. C'est vrai, Coppée a raison !

** Les passants sont enveloppés jusqu'aux yeux, il doit faire un froid de loup, et pourtant, seuls, sautant et criant joyeusement des petits européens, semblent braver la neige, le vent et le givre. Ce sont des moineaux.

J'allais leur demander si la mortalité était grande parmi eux, mais un cheval vient de passer et à dispersé toute la troupe qui s'est enfuie à tire d'aile.

Le soir au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans les gazons d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

** Tout en circulant dans ma chambre cherchant à tuer l'ennui que le *manuel* n'a pu chasser, je débouche un flacon que je trouve sur un chiffonnier.

C'est de l'héliotrope !

Et aussitôt ma pensée se reporte à plus de dix ans passés. Je revois une foule de visages que j'avais oubliés, c'est toute une scène reconstituée et toute cette évocation a été faite par le contenu de cette petite bouteille de crystal.

Volupté des parfums ! Oui, toute odeur est fée.
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnante leurs cors,
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
Regardant s'avancer, blanche, une goélette
Parmi les diamants de la mer violette.

** De ma fenêtre j'ai vu sur la cour de récréation des sourdes-muettes, et comme je ne me lasse jamais de prendre beaucoup d'intérêt à ces chères enfants, après les avoir longtemps suivi des yeux, j'ai voulu voir si Coppée les aimait aussi et il m'a aussitôt donné les vers suivants :

Hier, sur une grand' route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes-sourds-muets s'en allaient deux par deux,
Sérieux, se montrant leurs mains toujours actives
Un instant j'observai leurs mines attentives
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.
Je restai seul. La brise en des verts peupliers
Murmurait doucement un long frisson de fête ;
Chaque buisson jetait un trille de fauvette,
Et les grillons joyeux chantaient dans les bluets.
Je penserais souvent aux pauvres sourds-muets.

** Les sourds-muets disparaissent cependant tous les jours, et dans cinquante ans on sera très étonné de constater que les sourds ne parlaient pas tous en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-sept.

Il y a un mois, à un grand diner qui a eu lieu à Paris, c'est un ancien élève de l'École des Sourds-Muets qui a prononcé de vive voix le meilleur discours.

C'est tout un événement.

** Laurence et Pierre pensent beaucoup au Carnaval qui va commencer.

Ils ont lu le programme et se promettent des joies infinies.

— Nous irons tout voir, dis, papa, et nous resterons jusqu'à la fin.

— La fin, mais, mon cher enfant, c'est là le plus triste dans toute explosion de joie publique ; la fin, c'est ce qu'il ne faut jamais voir.

Quand sont finis le feu d'artifices et la fête,
Morne comme une armée après une défaite,
La foule se disperse. Avez-vous remarqué
Comme est silencieux ce peuple fatigué ?

Ils s'en vont tous, portant de lourds enfants qui gignent,
L'andis qu'en infectant les lampions s'éteignent.
On entend que le rythme inquiétant des pas ;
Le ciel est rouge ; et c'est sinistre, n'est-ce pas ?
Ce fourmillement noir dans ces étroites rues
Qu'assombrit le regret des splendeurs disparues !

Mais je suis tellement attendri à lire ces *Promenades et Intérieurs* que je n'ai même plus le temps de continuer à faire des citations.

Cependant je ne puis résister au plaisir de vous donner la fin :

J'écris ces vers ainsi qu'on fait des cigarettes,
Pour moi, pour le plaisir ; et ce sont des fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir ;
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,
Ce tableau d'un instant rencontré sur la route,
Ont-ils un charme enfin pour celui qui m'écoute ?
Je ne le connais pas. Pour se plaire à ceci,
Est-il comme moi-même un rêveur endurci ?
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle ?
— Et donc ! lecteur, tu lis pardessus mon épaule.

Je ne vous ai pas donné beaucoup de mon crâ aujourd'hui, je suis certain que vous ne vous en plaindrez pas.

Maintenant se dresse une difficulté.

Signerai-je ou non ?

Bast ! je tourne la question et déclare par les présentes que j'éprouve la plus grande admiration pour les beaux vers de François Coppée.

En fin de quoi, je signe.

LÉON LEDIEU.

BONNE ET HEUREUSE

N Français, que je ne connais pas, m'écrivit pour obtenir l'adresse d'une personne qui demeure en Canada.

Il me prie de l'excuser du dérangement que sa demande peut me causer, et il ajoute : " Nous sommes au 2 de janvier, permettez que je vous fasse les compliments de circonstance, et, pour employer la formule dont on se sert dans mon pays, la Saintonge, je vous la souhaite bonne et heureuse, suivie de plusieurs autres, avec le paradis à la fin de vos jours."

Cette phrase est textuellement celle qui est en vogue parmi les Canadiens. Elle existe en Saintonge et peut-être aussi ailleurs. Nous l'avons transportée sur les bords du Saint-Laurent sans y changer un mot. Mon correspondant ne se doute pas de la surprise qu'il m'a causée.

Imprimez ceci dans LE MONDE ILLUSTRÉ, et je le lui ferai parvenir.

BENJAMIN SULTE.

NOS GRAVURES

NOTRE-DAME DE BONSECOURS

Dans notre quatrième page nous publions la gravure de l'ancienne Église de Notre-Dame-de-Bonsecours de Montréal, et de la nouvelle. Nous donnons aussi sur la même page le portrait du fondateur de Montréal, M. de Maisonneuve, et de Sœur Marguerite Bourgeoise.

M. LÉON SAY

Naître fils et petit-fils d'économistes, devenir le gendre du grand Bertin, des *Débats*, et ne point finir par l'Académie française, serait s'insurger contre les lois de l'atavisme et rompre avec les bienséances de la tradition. Mais être, en plus, homme d'esprit, homme aimable, ami de son siècle et du progrès, libre en ses jugements, dégagé en ses discours, ce sont là des qualités personnelles que la naissance ne donne pas toujours et que les alliances n'apportent point en dot.

M. Léon Say, homme heureux, a réuni, dans sa gaie fortune, cette double synthèse : naître en bon sol et fleurir de soi-même.

Au milieu des défilés de la politique, M. Say n'a jamais abandonné sa plume d'écrivain et de journaliste. Il a écrit mille articles. A-t-il écrit jamais un livre ? Quelques académiciens le croient peut-être, mais lui ne le croit guère. Ce qu'il a composé, ce sont des maquettes enlevées du bout des doigts, pimpantes, élégantes, vivantes surtout. Mais qu'on n'y cherche pas la structure des œuvres fortes. Ce sont des idées jetées au souffle des événements, recueillies et recherchées par autrui, après avoir été abandonnées par leur père comme autant de filles aîlées de sa fécondité souriante.

Libre-échangiste, M. Léon Say n'a jamais pris corps à corps la protection ; uni-métalliste, il ne s'est point battu contre les bi-métallistes. Comprenant tout, il a tout expliqué, même à ceux qui enseignaient.

Le physique est jovial comme l'homme lui-même. Yeux un peu saillants et pleins de malice rieuse, bouche fine et indulgente aux faiblesses, voix caressante et bien timbrée. L'ensemble respire la bonne grâce et le contentement de vivre.

On sert son parti en combattant ses adversaires ; mais les dénigrer, c'est se diminuer soi-même et appauvrir son pays. — G. M. VALTOUR.